



PIERRE BORDAGE

CEUX QUI OSENT

Flammarion
Extrait de la publication



J'ai envie de pleurer sur cette humanité qui refuse d'être humaine, pleurer sur ces malheureux prêts à défier tous les dangers, toutes les souffrances pour goûter quelques miettes de bonheur. Pleurer sur les fous qui refusent de partager les richesses, les terres et le savoir. Ni les possessions ni le pouvoir ne rendent heureux.



La guerre fait rage entre les royaumes coalisés des Amériques et l'Arcanecout, dernière terre libre pour Jean et Clara. Jean est parti sur le front et se bat auprès des troupes alliées, avec son ami indien Élan-Gris. Il a laissé Clara seule, dans les hauteurs de San Francisco. La ville est délabrée, la population meurt de faim. Mais la jeune femme se bat avec ses compagnes d'infortune pour survivre. Jean et Clara connaîtront-ils un jour le bonheur d'être ensemble ?

PIERRE BORDAGE

**CEUX QUI
OSENT**

Flammarion

Du même auteur :

- *Ceux qui sauront*, 2008
- *Ceux qui rêvent*, 2010

© Flammarion, 2012
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-8480-7

Connaissez-vous l'uchronie ?

« Uchronie est un mot barbare qui effarouche tous ceux qui n'en possèdent pas la définition. On reconnaît bien la racine « chronos », le temps, mais ce « U » ? Il signifie « non », « ce qui n'existe pas ». Comme Utopie, lieu qui est nulle part, l'uchronie est un temps imaginaire, une autre Histoire que celle que nous connaissons.

Le passé est une somme infinie de faits et de gestes, susceptibles de n'avoir jamais existé. La grande question qui régit la science-fiction prend alors toute son ampleur : ET SI ? **Les auteurs uchroniques deviennent les Maîtres du Temps, ceux qui réécrivent l'Histoire dans une nouvelle version, toute personnelle.**

L'uchronie rapprochera les amateurs de l'histoire passée de ceux de l'histoire future.

Bon voyage en Uchronie ! »

Alain Grousset

CHAPITRE 1

Mon Jean,

Je ne peux plus t'envoyer des nouvelles que par courrier. Le réseau informatique Liberté a été saboté ou détruit par les bombardements, et les spécialistes pensent qu'il ne sera pas rétabli avant des mois. Nous sommes maintenant coupés du reste du monde. J'espère que ma lettre te parviendra, mieux, qu'elle te trouvera en bonne santé.

J'ai parfois l'impression que le destin s'acharne sur nous. Nous pensions enfin trouver le bonheur en arrivant en Arcanecout, le pays de nos rêves, le pays des visions d'Élan Gris, et c'est ce moment qu'ont choisi les autres royaumes pour nous déclarer la guerre. Des rumeurs alarmantes nous sont parvenues des frontières de l'est et du nord. Elles disent que les premiers affrontements entre les armées des royaumes coalisés et nos troupes de l'Arcanecout se sont soldés par d'horribles massacres. Oh, Jean, pourvu que tu puisses lire ces lignes ! Je suis rongée par l'angoisse depuis que nous ne pouvons plus communiquer par le réseau. Ton

visage et ta voix me manquent. Je t'imagines dans les Rocheuses enneigées où règne un froid glacial. Comme j'aimerais pouvoir te réchauffer ! Que vois-tu ? Que fais-tu ? Élan Gris est-il toujours à tes côtés ? Dors-tu toujours dans cet affreux baraquement réchauffé par un poêle rouillé et fumant ? Te souviens-tu de nos discussions avant ton départ ? Te souviens-tu de la force avec laquelle je me suis opposée à ta décision ? Je voulais te garder pour moi toute seule, une pensée bien peu généreuse dans ces temps troublés où l'Arcanecout a besoin de tous ses hommes pour défendre ses frontières et ses idéaux. Une pensée contraire à mes convictions profondes. Tu as longtemps hésité, tant la guerre te faisait horreur, puis tu as fini par te rendre aux arguments des partisans de la résistance armée. La vie nous éloigne sans cesse l'un de l'autre, et je suppose que je dois me soumettre à ses lois. Tu n'imagines pas à quel point j'en souffre ! J'ai l'impression que mon cœur s'est arraché de ma poitrine pour voler vers toi dans les Rocheuses. La présence constante de Nadia et d'Elmana, qui habitent dans notre maison après les départs d'Élan Gris et de Diego, ne suffit pas à me reconforter. D'autant qu'elles sont gagnées, elles aussi, par la mélancolie. Les ennemis de l'Arcanecout ont déjà brisé notre rêve en séparant les couples et les familles.

Nadia arbore un joli ventre rond. Son enfant naîtra dans quatre mois. Dans quel autre pays une Blanche et un Sioux pourraient-ils concevoir un enfant sans risquer la prison ni affronter les regards hostiles ? Dans quel autre pays de telles amours pourraient-elles s'épanouir ? La guerre est sans doute une épreuve nécessaire si nous voulons préserver cette merveilleuse liberté, mais elle risque de priver les enfants de leurs

pères et les femmes de leurs maris. Elle risque de t'emporter à jamais, Jean, et je t'avoue que j'ai bien du mal à supporter cette idée.

De brèves nouvelles de San Francisco : nous manquons de tout. Le blocus, imposé sur terre par les royaumes américains et sur mer par les flottes européennes, entraîne des pénuries dans tous les domaines. Les files d'attente s'allongent démesurément devant les boulangeries et les épiceries. La chaleur douce de ce mois de février et les récoltes abondantes des mois précédents nous permettent heureusement de tenir le coup. On s'organise dans les quartiers. Si c'est dans la difficulté qu'on juge de la grandeur d'un peuple, on peut dire que les habitants d'Arcanecout (Arcanecoutiens, comme tu sais, mais on cherche un autre mot pour remplacer celui-là, compliqué et pas très évocateur) font preuve d'une grande noblesse. Nul ne songe à tirer profit de la situation. Je fais partie d'une organisation chargée de répartir les rations alimentaires selon les besoins. Chaque matin, Nadia, Elmana, deux autres femmes et moi-même nous installons au coin de la rue pour distribuer la nourriture livrée par la charrette du quartier – comme les réserves de carburant ont été réquisitionnées par l'armée, on utilise, à la place des camions, des charrettes tirées par des chevaux ou des mules. Je vois grandir le désespoir dans les yeux de ceux qui se présentent devant notre petit étal. Une grande majorité de femmes et d'enfants. La ville a été amputée de la moitié de sa population. Il ne reste d'hommes que des vieillards qui enragent de ne pas avoir été affectés au front. Ils essaient de se rendre utiles en réparant les maisons et en fendant le bois, mais les privations leur prennent leurs dernières forces et les rendent bien peu efficaces. Enfin,

quand je songe à ce que vous, les soldats, endurez aux frontières, nous n'avons pas à nous plaindre. Le froid glacial au nord et au sommet des Rocheuses, une chaleur extrême au sud, les bombardements, les attaques incessantes des royaumes coalisés... On se demande ici comment vous avez pu résister autant de temps et on admire votre bravoure, votre détermination.

La France me manque. Non pas ma famille (avant qu'il ne soit coupé, j'ai appris par le réseau qu'une autre révolte a secoué le pays, une secousse plus forte encore que le Noël de Sang 2008, et que mon père occupe désormais le poste de conseiller personnel du roi), mais les ciels aux nuances infinies, les vents chargés de pluie de l'automne, les routes vallonnées, la douceur de l'atmosphère, les façades blanches et les boutiques aux enseignes colorées... Je peux heureusement parler français avec des femmes venues comme nous de France. Elles ont affronté les terribles tempêtes de l'Atlantique sur des bateaux clandestins avant de s'échouer sur les rives américaines. Certaines ont perdu un mari ou un enfant dans l'aventure. Elles ont vu des familles entières disparaître dans les flots, être fauchées par les rafales des fusils des garde-côtes des royaumes américains ou dévorées par leurs meutes de chiens féroces. Elles ont connu l'enfer sur terre et elles craignent désormais que leur paradis ne leur soit confisqué, comme si elles étaient à jamais frappées de la malédiction des cous noirs. J'ai envie de pleurer quand j'entends leurs histoires, pleurer sur cette humanité qui refuse d'être humaine, pleurer sur ces malheureux prêts à défier tous les dangers, toutes les souffrances pour goûter quelques miettes de bonheur. Pleurer, également, sur les fous qui refusent de partager les richesses, les terres et le savoir. J'ai pu constater

que ni les possessions ni le pouvoir ne rendent heureux. Au contraire même : je n'ai jamais vu quelqu'un de la cour de Versailles rire avec une franche et simple gaieté, je n'ai jamais discerné le moindre éclat de joie dans les yeux de mes parents, je n'ai jamais éprouvé dans les ors et les fastes ce sentiment de plénitude qui m'étreint quand je pense à la simplicité et à la générosité de notre vie. J'ai découvert en Arcanecout ce que signifiaient réellement les mots fraternité, liberté, égalité, respect, amitié, espérance, chaleur... Nous ne possédons pas grand-chose, et même rien, mais nous possédons tout, Jean. Je me souviens de cette parole de l'Évangile : *Il est plus difficile à un riche d'entrer au paradis qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille*. L'Arcanecout devrait être notre paradis. Le lieu de tous les possibles. L'endroit où les humains enfin libres pourraient concevoir et expérimenter des modèles nouveaux. La vague puissante déferlerait sur la terre entière et engloutirait peu à peu les anciens systèmes. Vous vous battez pour défendre ce rêve, Jean, et nous, à l'arrière, nous tentons de nous organiser pour ne pas laisser le désespoir nous submerger.

Je suis allée l'autre jour sur la côte et, à l'aide de jumelles puissantes, j'ai aperçu les ombres des navires qui barrent l'océan sur des miles et des miles. Certaines rumeurs affirment que les flottes des royaumes européens attaqueront bientôt, et que nos défenses hâtivement dressées sur le littoral ne résisteront pas longtemps à la puissance de leurs canons et au débarquement de leurs troupes. J'enrage parfois de me sentir impuissante. Comme j'aimerais être dotée du pouvoir de changer le cœur des hommes ! Je me rendrais dans toutes les cours du monde et convainrais les souverains d'épargner l'Arcanecout. Pas seulement

de l'épargner d'ailleurs, mais de le soutenir, de l'arroser, de le chérir, comme l'une de ces fleurs délicates qui ornent les massifs de nos jardins.

Me voici bien bavarde, mon Jean ! Je suppose que tu as d'autres chats à fouetter que de dériver sur les rêveries d'une jeune femme exaltée.

Une jeune femme qui t'aime d'un amour plus grand que l'océan et plus fort que dix mille armées coalisées.

Prends bien soin de toi, promets-moi que tu feras tout ton possible pour me revenir en bonne santé. J'attends de tes nouvelles avec une impatience frémissante.

Clara

*

Clara, mon amour,

Pardon pour mon pauvre style et mon écriture maladroite : mes doigts gourds ont du mal à tenir le crayon de papier que j'ai chipé à l'un de mes officiers.

Ici, en haut des Rocheuses, nous vivons l'enfer. Le froid tout d'abord. La température atteint par moments -50°C , et nous avons beau nous couvrir de couvertures et de peaux de mouton puantes, nous ne pouvons empêcher le vent de nous mordre jusqu'à la moelle. Sans compter les blizzards, parfois si violents que nous ne distinguons plus rien, que nous ne savons pas si les ombres entrevues sont amies ou ennemies. Ni les poêles ni les braseros ne suffisent à nous réchauffer le soir dans les baraquements. Je dors tout habillé, et les cinq ou six couvertures de laine que je tire sur moi ne m'empêchent pas de grelotter une grande partie de la nuit.

« Ce foutu temps est une sacrée veine », affirme un vieil officier que je ne connais que par son surnom : Tête-en-Pierre. Il estime que les armées coalisées ne lanceront pas leur grande offensive avant la fin de l'hiver, ce qui laissera aux troupes de l'Arcanecout le temps de s'organiser. Contrairement aux premières batailles sur les fronts nord et sud, les combats se limitent pour l'instant à de brèves escarmouches entre petites unités. Il arrive parfois que les éclaireurs des armées coalisées s'aventurent jusqu'à nos postes avancés de défense et que des tirs sporadiques soient échangés. Nous n'avons que trois morts et une vingtaine de blessés à déplorer cette semaine. L'autre jour, une balle s'est fichée dans une planche à quelques centimètres de ma joue.

L'ennemi ne peut pas utiliser ses avions tant que souffleront les blizzards. Pour combien de temps ? Quelqu'un m'a affirmé qu'ils ne bombardaient plus les villes d'Arcanecout depuis une quinzaine de jours, est-ce vrai ? Une accalmie qui s'expliquerait par la flambée des cours du pétrole : les califats auraient profité de l'état de guerre pour augmenter brutalement les tarifs et entraîner les coalisés dans des négociations ardues. Le royaume du Centre refuse de partager son pétrole avec les autres royaumes. Leurs dissensions sont, mieux encore que l'hiver, une véritable bénédiction. Mais n'est-ce pas qu'un minuscule sursis ? Face à leur puissance, à leur nombre, à leur volonté de destruction, nous nous présentons comme une poignée d'agneaux livrés à une horde de loups. Nous nous battons jusqu'à l'extrême limite de nos forces, aucun doute à ce sujet, mais je préfère être franc avec toi et te dire que nos chances sont minimes. Cela te permettra peut-être, avec d'autres, de vous ménager une issue

de secours, de vous retirer, pourquoi pas, sur les hauteurs du Yosemite ou du Séquoia, dans cette nature sauvage où nul ne songera à venir vous chercher. Ne rejette pas cette possibilité, je t'en supplie. Je sais qu'il ne faut pas céder au découragement, mais je n'ose songer au sort que vous réserveront les soldats des royaumes coalisés si vous attendez qu'ils entrent dans nos villes et nos maisons. Les vainqueurs se comportent presque toujours comme des tortionnaires, et je frémis à la pensée des horreurs qu'ils te feraient subir.

Parfois le temps se lève, et je peux admirer en contrebas, sur l'autre versant des Rocheuses, le royaume du Centre et une grande ville qui est peut-être Denver.

Je pense tout le temps à toi. Le doux grésil de la neige devient ton chuchotement, le sifflement du vent ton souffle, le cri lointain du loup ta plainte, les tourbillons de neige tes danses nocturnes et les flocons sur mon visage les caresses de tes lèvres.

Te reverrai-je un jour ? Parfois j'en ai la profonde conviction, parfois un tel désespoir m'envahit que je ne vois plus que mort et désolation autour de moi. Reste la Clara que tu es, pleine de vie et d'enthousiasme, de rêves et de désirs, reste la Clara de notre cave à Paris, la Clara qui a quitté Versailles et ses fastes pour partager la vie d'un modeste cou noir.

Reste ma Clara.

Avec tout mon amour.

Jean

CHAPITRE 2

« Vous deux ! »

Le bras de Tête-en-Pierre s'était tendu en direction de Jean et d'Élan Gris. Il portait des gants de laine dont les trous laissaient entrevoir des doigts noueux et recroquevillés. Avec le blizzard qui soufflait depuis deux jours, la température était descendue d'une dizaine de degrés. Les autres soldats, qui s'étaient figés lorsque l'officier s'était engouffré dans le baraquement, pouvaient maintenant se détendre : ils n'avaient pas été désignés, ils ne seraient pas obligés de retourner affronter le froid glacial alors qu'ils commençaient tout juste à se réchauffer autour du poêle rougeoyant.

Tête-en-Pierre s'approcha de Jean et d'Élan Gris, debout près du tuyau noir de suie qui courait tout le long du bâtiment. Avec son revolver à demi enfoncé dans la large ceinture de son manteau de peau retournée, son bonnet de trappeur d'où dépassaient des mèches de ses cheveux gris, ses bottes fourrées maintenues par des cordelettes, ses sourcils broussailleux et sa longue barbe emmêlée, il ressemblait davantage

à un coureur des bois qu'à un officier. Le gouvernement populaire d'Arcanecout n'avait pas eu le temps ni les moyens de fournir des uniformes à ses soldats. On avait distribué toutes les armes entassées dans les arsenaux, des fusils d'assaut et des revolvers principalement. Comme il n'y en avait pas eu assez pour tout le monde, les combattants avaient été priés de se munir de leurs armes personnelles, fusils de chasse, pistolets, vieilles pétoires dont on se demandait à tout moment si elles n'allaient pas exploser à la figure de leurs propriétaires. Certains casques, reconnaissables à leur couleur brune et à leurs bords recourbés, étaient des vestiges de l'armée dissoute du Royaume occidental des Habsbourg d'Allemagne, ancien nom de l'Arcanecout ; d'autres, constitués de bandelettes de cuir superposées ou tressées, n'offraient qu'une protection dérisoire contre les balles ; d'autres enfin n'étaient que de vulgaires objets récupérés détournés de leur usage premier. Jean portait, quant à lui, une toque de fourrure qu'il avait un soir échangée contre deux rations de tabac à chiquer. Le tabac, selon Tête-en-Pierre, aidait les hommes à supporter faim, fatigue et découragement, mais Jean n'avait pas réussi à s'habituer au goût et à la consistance de la substance épaisse et brune que la plupart de ses compagnons chiquaient à longueur de temps en crachant régulièrement de longs jets de salive sombre.

« On nous a signalé des mouvements à moins de deux miles d'ici, déclara Tête-en-Pierre en posant les mains sur le tuyau. Allez donc y jeter un coup d'œil, vous deux.

— On ne verra pas grand-chose avec ce blizzard », objecta Jean.

Tête-en-Pierre lui lança un regard noir.

« J'te demande pas ton avis, mon gars ! On est en guerre, pas dans un foutu camp de vacances ! »

Jean perçut nettement la crispation d'Élan Gris à ses côtés. Le jeune Lakota supportait mal l'autoritarisme des officiers. Depuis qu'il avait intégré la première division d'infanterie de l'armée d'Arcanecout, il arborait un air sombre qui le quittait seulement lorsqu'il s'éloignait du baraquement et qu'il évoluait en pleine nature. Alors ses yeux brillaient de nouveau, il retrouvait cette énergie, cette prestance et cette agilité qui avaient frappé Jean la première fois qu'ils s'étaient rencontrés.

« Faut vous remuer avant que ces foutus salopards de roicos nous dégringolent dessus, rugit Tête-en-Pierre. Y a qu'un sentier de muletiers pour monter jusque-là. Vous le connaissez mieux que moi. Vous avez juste à vous planquer en haut. Si vous voyez quoi que ce soit, tirez trois coups de feu. »

Jean faillit lui demander pourquoi il n'y allait pas lui-même puisqu'il semblait parfaitement connaître le coin.

« Le vent siffle tellement fort que vous risquez de ne rien entendre...

— T'inquiète pas donc pour ça, j'ai de foutues bonnes oreilles, j'suis capable de percevoir un pet de mouche en plein cœur d'une tempête. Assez causé. Exécution. »

Élan Gris fut le premier à sortir du baraquement. Jean lui emboîta le pas. D'abord affecté à la frontière nord entre les régions du Nevada et d'Oregon, Jean avait ensuite été muté dans la première division d'infanterie cantonnée dans les Rocheuses : l'état-major estimait que l'offensive principale se déclencherait par la grande muraille montagnaise, en bas de laquelle

s'était regroupée une grande partie des armées des royaumes coalisés. Il avait eu la surprise et la joie d'y retrouver Élan Gris et s'était porté volontaire pour le rejoindre dans le corps des éclaireurs.

« Quel ours, ce Tête-en-Pierre ! » maugréa-t-il.

Il releva son écharpe de laine sur son visage pour le protéger des morsures du vent. Les flocons épais et denses rendaient la visibilité quasiment nulle.

« Ce n'est pas très aimable pour nos frères ours ! » répliqua Élan Gris.

Un sourire s'afficha sur ses lèvres brunes. Lui gardait son visage découvert quelles que soient les circonstances. En guise d'uniforme, il portait des vêtements traditionnels lakotas, bottes, gants, veste et pantalon de cuir, remis avec solennité par un vieil Indien dans une rue de San Francisco quelques jours avant son départ pour le front. Une large bande de tissu nouée autour de sa tête lui servait de casque et disciplinait ses longs cheveux noirs. Ses deux armes, un poignard au manche d'ivoire et un imposant revolver à la crosse noire ornée de motifs, étaient enfoncées dans la cartouchière serrée à sa taille.

« Tu crois qu'on va pouvoir se repérer dans cette satanée poix ? soupira Jean.

— Quand on ne peut pas voir à l'extérieur, on regarde à l'intérieur. »

Élan Gris pointa l'index sur son front, puis sur son cœur. Il ne s'agissait nullement de forfanterie de la part du jeune Lakota : ses perceptions, Jean l'avait constaté à plusieurs reprises, ne se limitaient pas à ses seuls sens. Il prétendait que son animal guide, le grizzly, veillait sur lui en permanence et que, de toute façon, la mort était la compagne inséparable de la vie. Lorsque Jean lui avait lu la lettre de Nadia lui

annonçant qu'il serait bientôt père, il avait éprouvé une joie et une fierté touchantes, ternies quelques secondes plus tard par un voile sombre, comme s'il ne voulait pas s'attacher à cet enfant qu'il ne connaîtrait peut-être jamais. La guerre ne lui permettrait pas de passer quelques jours à San Francisco comme le lui autorisait en principe la loi militaire. De toute façon, la grande offensive des armées coalisées se déclencherait à la fin de l'hiver, avant donc l'accouchement de Nadia, et les chances de survie des défenseurs des premières lignes étaient très faibles, quasiment nulles.

Ils se mirent en chemin au milieu des arbres transformés en sculptures implorantes par les vents et la neige glacée. Élan Gris semblant savoir où il allait, Jean le suivit sans se poser de questions. Il peinait à s'arracher de la couche supérieure de neige molle épaisse d'une trentaine de centimètres. Ils croisèrent quelques silhouettes courant d'un baraquement à l'autre, repliées sur elles-mêmes pour lutter contre les bourrasques. Jean salua d'un geste de la main deux d'entre elles, deux Noirs venus de Nouvelle-France avec lesquels il avait pu converser en français. L'un d'eux, Eustache, avait appris à lire et à écrire, et il projetait après la guerre d'ouvrir un centre du savoir ouvert à tous, sans distinction de race, ni d'âge ni de sexe. En guise de rémunération, les gens lui donneraient ce qu'ils voudraient, ce qu'ils pourraient : de l'argent, de la nourriture ou des échanges de services. Le vent empêcha Jean de comprendre les mots que lui cria Eustache avant de s'évanouir dans le blizzard.

Seuls quelques rochers émergeant de la neige de chaque côté délimitaient le sentier. Élan Gris et Jean avaient descendu une partie de la pente avant de

s'installer sur un promontoire aussi glissant qu'une patinoire.

« Si on voit quelqu'un là-dedans, ce sera trop tard de toute façon », marmonna Jean.

Il s'était recroquevillé dans une anfractuosité pour se protéger des rafales de vent. Il avait cessé de fixer les rideaux blancs qui se tendaient sans cesse devant lui et tiré de sa poche la dernière lettre qu'il avait reçue de Clara. Il relisait ses mots aussi souvent que possible avec une ferveur presque douloureuse. Il avait quelquefois l'impression de percevoir son souffle sur sa nuque, de sentir la chaleur de sa main sur sa joue ou son front, et, parfois, elle lui paraissait tellement lointaine qu'il doutait de la revoir un jour.

« Nous sommes nettement mieux ici que dans un baraquement puant, objecta élan Gris.

— Parle pour toi ! Le poêle pue peut-être, mais, au moins, il nous réchauffe.

— Il n'y a pas d'esprit à l'intérieur du baraquement. »

Jean désigna les environs d'un geste agacé.

« Et ici, tu le perçois, l'esprit ?

— Wakan Tanka est dans la rumeur du vent et le silence de la neige, dans le cœur des arbres et le ventre des nuages.

— Et d'abord, c'est quoi, pour toi, l'esprit ? »

 lan Gris fixa Jean d'un air étonné, comme s'il jugeait la question incongrue.

« Le souffle de tout ce qui vit.

— Dieu, quoi !

— Pour vous les chrétiens, Dieu est un être qu'on peut localiser, mesurer, supplier et même crucifier.

— Je ne suis pas chrétien, protesta Jean.

ÉPILOGUE

Jean est revenu. Le bonheur coule de nouveau dans mes veines.

Mon Jean a changé. La guerre l'a mûri. Il est devenu un homme, et j'avoue qu'il me plaît de plus en plus.

Nous nous sommes réinstallés dans la maison de Vista Del Mar et nous participons de notre mieux aux travaux de reconstruction de l'Arcanecout.

Les anciens régimes ont été pratiquement tous renversés, y compris en France, où la Quatrième République a été proclamée et l'école ouverte aux enfants du peuple. Nous projetons d'ailleurs d'y séjourner quelque temps, Jean pour embrasser sa mère et ses sœurs, moi pour goûter de nouveau l'air du pays, et pourquoi pas ? revoir ma famille si elle en émet le souhait. Peut-être nous marierons-nous là-bas. J'en meurs d'envie en tout cas.

Puis nous retournerons en Arcanecout où il reste tant de choses à faire. Nous reviendrons près de Nadia, d'Élan Gris et de leur enfant, près d'Elmana et de Diego, qui a fini par être retrouvé (il a été gravement

blessé sur la frontière du sud et a croupi plusieurs mois dans un hôpital militaire), près d'Inès et de ses trois enfants, près de Jack que nous aimons tendrement comme un frère... Près de tous ceux que nous avons appris à aimer et à connaître. Nous avons pleuré Dan et Paul en compagnie d'Arn, de Francis, de Shaar et d'Élie. Nous allons régulièrement partager un repas avec la petite bande du côté de China Basin.

Abraham Merrit est venu nous rendre visite l'autre jour en compagnie de Pat Donner. Il voulait faire la connaissance de Jean. C'est d'hommes sages comme lui que nous avons besoin pour défendre la cause de l'humanité.

Notre aventure, finalement, ne fait que commencer.

Je ne sais pas quand je reprendrai ce journal. Ni même si je le reprendrai un jour.

Pour l'instant, je me contente, je l'avoue, de savourer la présence de mon cher et tendre Jean. Nous avons tant à nous aimer qu'il ne reste plus beaucoup de place pour d'autres activités.

Finalement, l'amour n'est-il pas la plus belle des aventures ? La plus belle des audaces ?

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : mars 2012
N° d'édition : L.01EJEN000510.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse